



Le bilan de l'année  
en **journalisme**  
Page E 3



Il faut qu'on parle  
de nos **médecins...**  
Page E 10

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 DÉCEMBRE 2015



ERRISSON LAWRENCE LE CIRQUE DU SOLEIL

# TORUK,

## le pari théâtral du Cirque du Soleil

Une nouvelle expérience narrative inspirée du film *Avatar*

CAROLINE MONTPETIT

Dans le film *Avatar*, de James Cameron, les Na'vis ont la peau bleue, des corps plus grands que nature, de longues chevelures noires et une queue qui prolonge encore leur silhouette. La costumière du Cirque du Soleil, Kym Barrett, a donc dû travailler d'arrache-pied pour recréer cette impression lorsqu'elle a conçu les 115 costumes sophistiqués des artistes qui jouent dans *Toruk, le premier envol*, la nouvelle production du Cirque du Soleil qui reprend les thèmes d'*Avatar*, et dont la grande première se tient au Centre Bell le 21 décembre.

Certains de ces artistes passeront d'ailleurs la presque totalité du spectacle sur la scène, où ils se déploieront d'un bout à l'autre de la surface de la patinoire du Centre Bell. Autre élément nouveau dans cette production du Cirque du Soleil, il y aura des portions de textes en

français, lus par un narrateur, tandis que les artistes échangeront des mots en na'vi, la langue des personnages créés par James Cameron dans la superproduction *Avatar*. En na'vi, « comment t'appelles-tu? » se dit donc « *fyape fko syaw ngar?* », et « merci! » se dit « *irayo!* ». Les trois artistes qui jouent en quelque sorte les « rôles principaux » de cette nouvelle mouture ont donc dû passer des auditions qui évaluaient autant leur maîtrise des arts du cirque que leurs aptitudes en théâtre.

Jean-François Bouchard, le nouveau « guide créatif » du Cirque du Soleil, l'admet. Le Cirque du Soleil prend une nouvelle orientation, d'une part en produisant un spectacle basé sur une trame narrative soutenue, mais aussi en se rapprochant du théâtre, notamment à travers des textes dits sur scène. Plutôt que de miser sur les performances individuelles d'artistes circassiens, ce sont des tableaux que l'on vient voir ici : des tableaux de groupe réunissant l'ensem-

ble des artistes, mais aussi de fabuleuses projections de paysages, qui rappellent la forêt enchantée du film de Cameron.

Cette animation visuelle en trois dimensions a été réalisée grâce à un dispositif unique de 40 projecteurs, raconte Victor Pilon, qui est l'auteur du spectacle avec son acolyte de longue date, Michel Lemieux. Ces projecteurs permettent de simuler des effets à grande échelle comme des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, qui surviennent sur la planète Pandora. Il s'agit de la quatrième collaboration du duo Pilon-Lemieux avec le Cirque du Soleil.

En plus, 14 marionnettes géantes conçues par l'équipe de scénographe, marionnettiste et metteur en scène québécois Patrick Martel font office de personnages, et non des moindres. *Toruk*, qui donne son nom au spectacle, est en fait un grand léonoptéryx, un oiseau géant aux couleurs vives, et dont l'envergure des ailes dépasse les 12 mètres. Cette marion-

nette géante sera actionnée du bas vers le haut, entre autres par pas moins de six marionnettistes au sol. Les marionnettistes du cirque, qui donnent vie aux esprits de la forêt, seront donc surnommés les « esprits d'Eywa ». Ils produiront également eux-mêmes les sons faits par les animaux grâce à des micros.

James Cameron a déjà dit qu'il s'était inspiré de l'univers du Cirque du Soleil pour créer *Avatar*. Le Cirque, quant à lui, a décidé de situer l'action du spectacle 3000 ans avant celle du film, soit bien bien avant que les humains aient mis le pied sur Pandora.

À cette époque, une catastrophe menace de détruire l'Arbre des âmes, et seul *Toruk* peut permettre d'éviter cette catastrophe. Deux garçons omaticayas adolescents, Ralu et Entu, avec leur amie Tsyal, décident d'entreprendre un voyage vers les Montagnes flottantes pour

VOIR PAGE E 5 : TORUK

EXPOSITION À POINTE-À-CALLIÈRE

La Capitale Assurance et services financiers

LES THÉS FOUR O'CLOCK

SUR LES TRACES D'AGATHA CHRISTIE

Jusqu'au 17 avril 2016

POINTE-À-CALLIÈRE Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal

350, place Royale Vieux-Montréal (Qc) H2Y 3Y5 pacmusee.qc.ca

The Christie Archive Trust

The British Museum

LES COULEURS CARGO

stm

INTERCONTINENTAL

traditours

TOURISME MONTREAL

SDV

# CULTURE

## Portrait d'une reine du crime en lady

ODILE TREMBLAY



**D**ans les polars d'Agatha Christie, j'aimais le côté suranné des domaines, où d'élégants invités en costumes de tennis ou tenues de soirée circulaient parmi les roses du jardin, laissant accroché aux épinés un bout de tweed ou de taffetas; futur indice pour l'œil affûté d'Hercule Poirot.

Ses romans, il en traînait partout à la maison. On identifiait d'avance le meurtrier ou pas, peu importe. J'y voyais le pendant littéraire du jeu de société Clue, où le colonel Mustard assassinait Mr. Boddy à coups de chandelier dans la bibliothèque du manoir Tudor.

Très maîtres et valets, en somme, ses œuvres: la domesticité soumise, les classes sociales dans leurs cases consacrées. Quant aux femmes, elles ne déjouaient la suprématie masculine que par la ruse, la coquetterie, ou les dehors anodins d'une vieille Miss Marple, *alter ego* vieilli et tricotent (quoique casanière) de l'écrivaine.

Les codes de l'Angleterre victorienne perduraient dans les verdoyantes campagnes du Sussex, du Devon ou d'ailleurs, de ses décors plantés. Ou bien la dame partait au loin, empruntant l'Orient-Express, comme Blaise Cendrars le Transsibérien, nous faisant craquer pour l'exotisme aux parfums colonialistes, retrouvés au cinéma, sous une adaptation de Sidney Lumet ou d'un autre.

La reine du suspense, en bonne bourgeoisie britannique du temps, ne remettait pas en cause l'ordre établi, mais jouait avec lui ou s'exilait pour se frayer un espace de liberté. L'auteure des *Dix petits nègres* née au XIX<sup>e</sup> siècle, aurait eu 125 ans cette année, âge vénérable qui nous vaut de remonter ses traces au Musée Pointe-à-Callière, pour l'exposition qui lui est consacrée jusqu'en avril. Ah! J'y ai couru.

### «Whodunit?»

Le fameux «whodunit?» (qui l'a fait?) des romans policiers qui faisaient la joie de mon enfance a pris davantage de rides aujourd'hui. Nous voici plutôt à l'ère du «who cares?» (Ça dérange qui?) ou du «OK, il l'a vraiment fait, mais maquillons l'affaire, achetons le silence de la victime ni vu ni connu, et le coupable bien épousseté paraîtra tout neuf.»

Sa propre modernité consista surtout à démocratiser le crime. Nul besoin d'arborer la tête patibulaire de l'emploi pour tuer. Chacun dans la grande demeure du huis clos, douce servante ou musicien excentrique, pouvait «l'avoir fait». Et allez trouver qui... Elle ne s'est jamais prise au sérieux, cette as du *best-seller*, rigolait de sa gloire, sans livrer par ailleurs ses secrets au grand jour. Une vraie lady.

Agatha Christie, tissant ses intrigues en amont du cynisme contemporain, avait une éthique du crime, en somme. La lire tient du voyage dans le temps et l'espace. L'expo tout autant. *So british!* L'empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, elle le portait en elle, sans en avoir trop conscience. Cette empreinte ancienne fait son charme et éclaire ses limites.

On s'amuse à découvrir, photos et objets à l'appui, l'enfance de la rêveuse qui préférait la compagnie de ses chatons imaginaires aux poupées dans un bois magique du domaine familial d'Ashfield.

À quatre ans, nous dit-on, la petite fille lisait son premier livre en français: *Les mémoires d'un âne* de la comtesse de Ségur. Elles se ressemblent au fait, ces deux romancières-là, à des décennies d'intervalle, sous des cieux différents; leur monde imaginaire plus fort que les bandeaux qui muselaient les femmes.

Grande pianiste aussi, Agatha Christie. Cette expo nous sert du Chopin, qu'elle chérissait.

Deux mariages et au milieu, en 1926, la disparition 11 jours de la romancière, retrouvée dans un hôtel, enregistrée sous le patronyme de sa rivale, la maîtresse du mari.

Sur cette histoire qui fit couler de l'encre et circulait par-delà les décennies, j'aimais le fait



BRIDGEMAN

Sur ses méthodes de romancière, l'exposition est plus avare. Rien pour nous expliquer comment Agatha Christie put pondre à un rythme pareil autant d'intrigues, en voyageant, en élevant un enfant, en mettant tous les chapeaux, sur cette vieille machine à écrire ici exhibée.

qu'elle n'ait jamais fourni la moindre explication: «Never explain, never complain», comme la reine d'Angleterre. La classe!

En parallèle à son autobiographie, on apprend bien des choses sur cette femme au milieu des souvenirs de son passé. Par exemple que ses déambulations enfantines au jardin lui avaient donné la science des plantes — plus tard elle obtint un diplôme d'apothicaire — et de leurs poisons. La belladone et ses consœurs lui auront servi de sources criminelles (très féminines, sans le sang versé) plus souvent qu'à leur tour. Dans son œuvre, 30 assassinats sur 66 seront attribués à des poisons divers. Sur ses méthodes de romancière, l'expo est plus avare. Rien pour nous expliquer comment elle put pondre à un rythme pareil autant d'intrigues, en voyageant, en élevant un enfant, en mettant tous

les chapeaux, sur cette vieille machine à écrire ici exhibée.

### Les trésors exhumés

Chère Agatha! Comme elle a su comprendre que la vraie vie est ailleurs, dans un monde d'aventures et de mystères, loin du royaume des parapluies. Elle qui, avec son second mari archéologue, fit tant de fouilles à Ninive, A Ur, à Nimrud, qui photographia et filma des sites du Croissant fertile, grattant de sa broche à tricoter les trésors exhumés.

L'expo s'attarde beaucoup, artefacts compris grâce aux bons soins de son petit-fils, à cette dimension méconnue de la vie de l'auteure de *Rendez-vous à Bagdad*.

Les archéologues trouvaient alors normal que la moitié des objets tirés des sites étrangers partent enrichir à Londres les collections

du British Museum. Colonialiste, vous dites? Les musées de la vieille Europe, l'Empire britannique au premier chef, regorgent de prises litigieuses. L'expo rappelle tout ça, à qui lit entre les lignes.

N'empêche, certains des sites irakiens aux arches sculptées qu'Agatha Christie et son mari admiraient si fort furent détruits cette année par le groupe État islamique.

Il n'est pas de paradis pour les chefs-d'œuvre de la vieille Mésopotamie. «Whodunit?» L'ombre sur la lumière de l'art voilée.

De ces crimes-là, aucun roman policier ne peut remonter toutes les sources. Elles sont d'ici, de là-bas, d'hier et d'aujourd'hui. Même Agatha, sous la bannière de son arrogant empire, les aura, malgré elle, abreuvées.

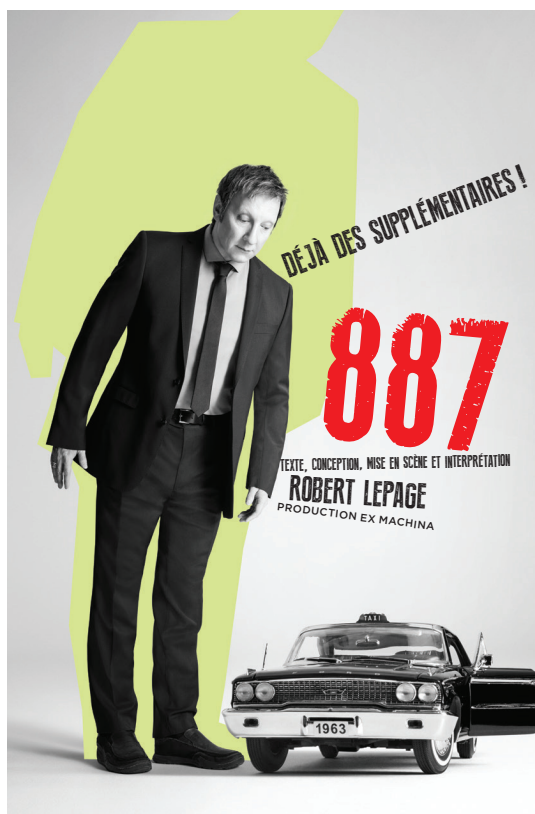
otremblay@ledevoir.com



DÈS LE 12 JANVIER  
UNE COLLABORATION SNC-LAVALIN



DÈS LE 1<sup>ER</sup> MARS



DÈS LE 26 AVRIL  
UNE PRÉSENTATION POWER CORPORATION DU CANADA

TNM  
TNM.QC.CA

DU THÉÂTRE À DÉBALLER POUR NOËL  
OFFREZ NOS BILLETS EN CADEAU!

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ICI artv RADIO-CANADA

# CULTURE › MÉDIAS

BILAN

## Les médias d'info en dix temps plus un

STÉPHANE BAILLARGEON

D'une attaque terroriste à l'autre, en passant par un plagiaire et des questions de concentration de la presse, l'année des médias d'info au Québec en dix points plus un.

### 7 janvier, on a tué Charlie

Deux djihadistes français assassinent onze personnes, dont huit collaborateurs du journal satirique parisien *Charlie Hebdo*, et en blessent onze autres. Le lendemain, un complice attaque une supérette cachère et tue quatre clients. Plus de quatre millions de personnes manifestent les 10 et 11 janvier lors de «marches républicaines». Le drame sera surpassé en horreur et en conséquences politiques internationales par les attaques du 13 novembre. Ces deux drames sont les nouvelles de l'année pour les médias québécois en 2015, selon le bilan de la firme Influence Communication diffusé cette semaine.

### 28 février, exit Foglia

C'est la fin d'une époque. Le chroniqueur Pierre Foglia, qui a contribué à façonner le nouveau journalisme à la québécoise, annonce sa retraite. Le professeur François-Marc Gagnon publie la synthèse analytique *Foglia l'insolent* (Édito) en septembre. Signe des temps, les médias sont maintenant maculés de commentaires, y compris *Le Devoir*. Aux débuts professionnels de Foglia dans les années 1960, son journal publiait une poignée de chroniqueurs. Ils sont maintenant une vingtaine à *La Presse*, en plus de 33 blogueurs. Le site du *Journal de Montréal* compte 76 signatures en chronique, soit trois fois plus qu'au reportage.

### 19 mars, naissance de Capitales Médias

Sept d'un coup. Gesca, bras médiatique de Power Corporation, vend sept de ses journaux d'un coup à Capitales Médias, nouveau groupe formé par l'ex-ministre libéral Martin Cauchon, proche de la famille Desmarais. La transaction impliquant *Le Droit* et *Le Soleil* signe la constitution d'un petit empire hors Montréal. Depuis, le nouveau magnat a renégocié toutes les conventions collectives, éliminé 120 postes sur quelque 520, lancé de nouvelles applications pour téléphone et tablette et promis de ne pas abandonner le papier à moyen terme.

### 23 mai, François Bugingo, plagiaire

Le journaliste spécialisé en affaires internationales François Bugingo est démasqué comme plagiaire. Il a inventé plusieurs histoires relayées dans les médias. Ses employeurs (le 98,5 FM, TVA) le congédient. Il remet sa carte de presse.

### 24 août, Gravel prend le matin

Le journaliste d'enquête Alain Gravel prend la barre de l'émission radiophonique du matin d'ICI Radio-Canada Première. Il remplace Marie-France Bazzo, qui elle-même relayait René Homier-Roy. Les cotes d'écoute compilées jusqu'à la fin novembre signalent un départ difficile. *Gravel le matin* enregistre une baisse du tiers (31%) des auditeurs par rapport à *C'est pas trop tôt* en 2014. Le roi Paul Arcand domine toujours la case au 98,5 FM avec 30% des parts de marché. À Québec, les sondages d'automne montrent beaucoup de mouvement des auditeurs et une baisse générale pour les radios parlées à la X.

### 9 septembre, Bell comprime

Mario Clément, vice-président au contenu de Bell Média depuis 2013, est remercié. L'ancien patron de Radio-Canada dirigeait les chaînes comme Super Écran, Canal Vie et Vrak. Ce départ cristallise la mutation en cours au sein du géant deux ans après l'absorption du conglomerat Astral. Des centaines de postes ont été éliminés pendant l'année et les décisions de l'empire semblent se concentrer à Toronto, même si les nouveaux capitaines québécois, dont Gerry Frappier, nouveau v.p. pour le Québec, rejettent cette lecture ontariocentriste.

### 3 novembre, dépôt du rapport Payette

La professeure Dominique Payette, de l'Université Laval, publie le rapport sur l'infor-



PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'année commence avec le massacre à *Charlie Hebdo*, événement qui sera surpassé en horreur par les attentats du 13 décembre à Paris.

mation à Québec que lui avait commandé l'ancienne première ministre Marois. Elle accuse certaines radios privées de verser dans la démagogie et d'instaurer «un régime de peur» qui devrait être dénoncé et combattu. L'analyse vise des émissions de CHOI-FM, du FM 93 et de NRJ. Le rapport est très mal reçu par plusieurs commentateurs (*mea culpa*), qui y voient une mauvaise enquête sociologique doublée d'une attaque à la liberté d'expression.

### 24 novembre, dépôt du rapport Charbonneau

Dès l'introduction de son volumineux rapport sur la corruption, la commissaire France Charbonneau salue le travail des journalistes qui ont débusqué des stratagèmes d'escroquerie et de filouterie dans l'industrie de la construction. «Les journalistes doivent continuer leur important travail de chien de garde de la démocratie», écrit-elle, ajoutant une recommandation pour protéger les lanceurs d'alerte qui dénoncent les situations inacceptables.

### 10 septembre, PKP s'éloigne de Québec

Le chef du Parti québécois annonce qu'il vient de confier son bloc de contrôle du conglomerat Québecor à une société et qu'il demeure «sans droit de regard» sur les décisions des nouveaux administrateurs de ses intérêts. M. Péladeau écarte toute possibilité de liquider les actions. Les autres formations politiques dénoncent un «artifice» et des possibilités d'ingérence. Le Centre d'études des médias de l'Université Laval dépose en décembre un rapport sur «le cas unique» dans l'histoire du Québec d'un élu possédant autant de pouvoir médiatique.

### 16 décembre, Badawi reçoit le prix Sakharov

Le blogueur saoudien Raif Badawi reçoit le prestigieux prix Sakharov «pour la liberté de l'esprit» du Parlement de l'Union européenne. Il est condamné par l'Arabie saoudite

à 1000 coups de fouet et à 10 ans d'incarcération pour avoir invoqué sa liberté d'expression dans son blogue. Sa femme, Ensaf Haïdar, reçoit la récompense en son nom. Elle réside maintenant au Québec avec leurs enfants. Le journaliste canadien Mohamed Fahmy, arrêté en 2013 et condamné pour avoir diffusé de «fausses informations» en Égypte, a plus de chance. Il est libéré en septembre à la suite de fortes pressions internationales.

### (+1) 1<sup>er</sup> janvier, La Presse sort du papier

*La Presse*, fondée au XIX<sup>e</sup> siècle, continue sa percée dans le XXI<sup>e</sup> en abandonnant à compter du jour de l'An 2016 ses versions imprimées en semaine au profit de ses seules versions dématérialisées, *La Presse* + sur tablette, le site *lapresse.ca* et les applications pour téléphone.

Le Devoir



En déposant son rapport en novembre, la juge France Charbonneau a salué d'emblée le travail des journalistes.



Le chef du PQ annonce en septembre qu'il vient de confier son bloc de contrôle du conglomerat Québecor à une société.

**ESPACE GO**

**BIENTÔT COMPLET**  
Trois ultimes supplémentaires!  
9, 10 et 11 février 2016

dramaturgie et mise en scène  
**Serge Denoncourt**

traduction  
**Paul Lefebvre**

Un tramway nommé

de Tennessee Williams

avec  
Céline Bonnier  
+ Dany Boudreault  
+ Patrick Hivon  
+ Magalie Lépine-Blondeau  
+ Jean-Moise Martin

une production  
**ESPACE GO**

**THÉÂTRE ESPACE GO**  
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
BILLETTERIE : 514 845-4890 ESPACEGO.COM

transat PARTENAIRE DE SAISON  
Hydro Québec  
Conseil des Arts de Québec  
Conseil des Arts de Canada

# CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

## Regards croisés sur Bach

CHRISTOPHE HUSS

La messe en si et les Variations Goldberg, chefs-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien Bach, ont suscité ces trois derniers mois de nouvelles interprétations de la part de musiciens très en vue. Que faut-il en retenir?

Le Festival Bach de Montréal, qui s'est conclu il y a deux semaines, a mis l'accent sur la complexité et l'équilibre très fragile des édifices musicaux construits par Jean-Sébastien Bach. L'humilité et la concentration sont des prérequis pour aborder ces œuvres. Je retiens de Zhu Xiao-mei, tirées d'une entrevue à notre confrère *La Presse*, quelques

évidences qui n'en sont pas pour la majorité des interprètes. À ses yeux, il faut «travailler très fort pour atteindre la simplicité»; «trouver le meilleur tempo, le phrasé le plus naturel...»; «éviter le rubato, les accélérations et les ralentissements par rapport à ce qu'indique la partition»; «ne jamais compter le temps car l'interprète n'est pas une machine»; «raconter une histoire au public» et «se connecter à l'émotion des gens qui vous écoutent».

Et d'ajouter: «Plusieurs interprètes se sentent supérieurs au public. Je préfère être au service du compositeur et de l'auditoire.» Cette dernière maxime porte en elle une leçon majeure: l'interprète ne doit pas chercher à «démontrer» Bach, ou à prouver qu'il a raison.

On se rappelle ici la triste expérience, deux jours après les *Goldberg* de Zhu Xiao-mei, du violoncelliste venu jouer des *Suites*. La raison de la catastrophe est résumée ci-dessus: à part le fait qu'il «racontait une [son] histoire», il avait faux sur absolument tout.

À bien y réfléchir, cette grille de lecture vaut pour absolument tout. Il est question de vision des lignes musicales, de proportions et, ensuite, de goût. Les goûts peuvent être différents, mais les interprètes qui conviennent sont les humbles; ceux qui servent le compositeur.



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Alexandre Tharaud a pris neuf mois sabbatiques pour enfanter ses *Goldberg*, qui sont un véritable parcours humain.

### Messe en si

L'histoire de cet alpha et oméga de la musique, a été marquée, à niveau égal, par des visions aussi opposées que celles de Thomas Hengelbrock (DHM) et Carlo Maria

Giulini (Sony). Il convient de rester ouvert à toute proposition humble, spirituelle et pertinente.

Trois nouvelles versions nous sont arrivées en novembre: John Eliot Gardiner (SDG); Hans-Christoph Rademann (Carus) et Lars Ulrik Mortensen (CPO). Une juxtaposition des premières mesures sur notre site Web démontre plus que toute phrase les trois mondes qui se construisent.

Le plus intéressant n'est pas celui qu'on croit. Le Danois Lars Ulrik Mortensen emporte cette comparaison haut la main,

même si, *a priori*, je suis très sceptique sur les moyens adoptés: deux groupes de cinq chanteurs (un groupe concertino, un groupe ripieno) soit un «chœur» maximal de 10 voix. Mais la ferveur et la poésie

des timbres, au service du message spirituel, fascinent. Je préfère nettement un groupe ripieno de quatre voix par pupitre à ce parti pris minimaliste, mais cette version, qui sublime toutes les tentatives du genre depuis Joshua Rifkin, est, comme jadis celles de Hengelbrock ou de Brügggen, un apport majeur à la discographie.

Après Mortensen, Gardiner est dur à écouter. C'est brillant, mais froid avec une propension quasi caricaturale à démontrer la justesse et l'excellence des choix du «grand

chef savant», notamment en ce qui concerne l'articulation.

Aussi souple et «lisse» que Gardiner est carré et bourré d'aspérités, la version Rademann avec la Gächinger Kantorei et l'Orchestre baroque

de Fribourg est un excellent album équilibré qui n'égale cependant pas la ferveur de l'ultime version (Haenssler, 2006) du chef historique de la Gächinger Kantorei, Helmuth Rilling.

### Variations Goldberg

Si l'on excepte l'enregistrement d'une certaine Lori Sims (2P Records) qui ne mérite aucun commentaire, et après avoir mentionné la réédition de l'une des trois plus grandes versions sur clavecin, celle de Céline Frisch (Alpha), compa-

rons trois pianistes majeurs qui viennent de léguer leur version des *Goldberg*: Lars Vogt (Ondine), Alexandre Tharaud (Erato) et Igor Levit (Sony).

Là aussi, trois approches très différentes. Lars Vogt

est quasiment mathématique, il déroule les lignes comme un ingénieur conçoit un pont: toutes les voix sont strictement équilibrées. Il martèle, et son piano est un clavecin amphetamine tant il utilise peu les nuances. L'objectivité est à son comble. Cette version mécanique est impressionnante, mais glaciale.

Alexandre Tharaud a pris neuf mois sabbatiques pour enfanter ses *Goldberg*, qui, comme chez Zhu Xiao-mei, sont un véritable parcours humain, plus accompli et convaincant que lorsque le pianiste

français joua l'œuvre à Montréal. Tharaud n'a pas le même parcours de vie que Zhu Xiao-mei, son message est donc différent. Mais il a réussi une version poétique et intensément chantante qui nous captive et, donc, compte.

Igor Levit, qui couple les *Goldberg* avec les *Diabelli* de Beethoven et *The People United Will Never Be Defeated* de Rzewski

(trois siècles, trois cycles de variations), raconte davantage que Vogt, mais on ressent une forme de démonstrativité («Il est beau mon trille!»; «Avez-vous vu comme j'ai compris l'ornementation chez Bach?») qui finit par apparaître un peu pédante. C'est justement ce que les gens aimaient chez Gould. Alors, il aura des adeptes.

Le Devoir

## Jazz à Rome et ailleurs en Italie

SERGE TRUFFAUT  
à Rome

D'entrée de jeu on a été franc, mais non brutal, du collier. À l'aimable disquaire romain qui exerce son métier à 53 verges romaines de la fontaine de Trevi encore en restauration, on a signifié que les productions d'Enrico Rava, Paolo Fresu, Enrico Pieranunzi et autres Cicéron du jazz transalpin étant bien distribuées dans nos environs, il était dans l'obligation (!) de nous dévoiler les noms des pourvoyeurs du jazz italien d'aujourd'hui. Ouf!

Après une réflexion philosophique sur le sexe des anges qui planent sur le Colisée des esclavagistes également en restauration, notre disquaire, barbe de trois jours au-dessus du menton, a sorti de son panier de surprises napolitaines le nom de Riccardo Del Fra, né en 1956 à Rome, en clamant que ce dernier était l'auteur du meilleur disque de l'année, pour ne pas dire de ces années. Titre de l'album? *My Chet my Song* publié par Parco Della Musica Records.

*My Chet*, c'est évidemment le trompettiste Chet Baker que le contrebassiste Del Fra, également doyen du Département jazz du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, a accompagné au cours des dix dernières années de sa vie. Bon. *My Chet my Song* est riche, ou plus précisément somptueux et soyeux. Car pour concocter cet hommage à Baker, Del Fra a associé les mélancolies musicales que les orchestres symphoniques, ici celui de Babelsberg, savent si bien déployer



ROMAN BONNEFOY/CREATIVE COMMONS/WIKIPEDIA

Le contrebassiste Riccardo Del Fra, né en 1956 à Rome, a concocté un hommage à Chet Baker.

aux propos harmoniques déclinés par la trompettiste Aïrelle Besson, le saxophoniste Pierre-Pédron, le pianiste Bruno Ruder et l'immense Billy Hart à la batterie. Le programme? *My Funny Valentine* et autres ballades tellement identifiées à Baker. Écouter *My Chet*, c'est être en première classe du *Titanic* avant qu'il ne sombre.

### Une production surprenante

Ensuite, notre disquaire a

formulé le nom de Gianluca Petrella. Tromboniste de son état, Petrella a signé la production la plus surprenante et la plus intéressante de toutes celles évoquées par notre homme. Elle s'intitule *Indigo 4* et a été éditée par Blue Note en... 2005! C'est dire l'attachement pour ce disque du monsieur qui fait commerce du jazz à deux kilomètres de la pompe vaticane. Toujours est-il que le quartet de Petrella, c'est Francesco Bearzatti au ténor,

Paolino Dalla Porta à la contrebasse et Fabio Accardi à la batterie. Entre les compositions de Monk, Ellington et les siennes, Petrella a ciselé un disque joyeux et décapant.

On fait l'impasse sur le trompettiste Fabrizio Bosso et autres pour mieux retenir, avec notre disquaire évidemment, que Palatino est sans l'ombre d'un doute oulipien l'une des meilleures formations qui soit au monde modifiée par Galilée. Palatino, faut-il le rappeler,

c'est Aldo Romano à la batterie, Paolo Fresu à la trompette, deux Italiens, Glenn Ferris, un exilé américain orfèvre pour tout ce qui touche au trombone, et Michel Benita, un Français d'Algérie contrebassiste hors-jeu, donc jamais hors-jeu. Pour faire court, Palatino résume en deux notes et moins la substantielle moelle du jazz européen. Pour s'en convaincre, il suffit de mettre la main sur un double compact intitulé *Back in Town* et

enregistré en public à Grenoble par l'étiquette Naïve. Ce *live* est un chef-d'œuvre.

Au kiosque à gazettes italiennes dont beaucoup récitent les lamentations de Berlusconi et son univers fait d'arnaques politiciennes et de paillettes, on a fait l'acquisition, moyennant 15,30\$, du mensuel *Musica Jazz*. La une du numéro de novembre était tout occupée par Brad Mehldau, avec ce titre: «*Dieci Anni Di Solitude*». Bigre! Dix ans de solitude... snif, snif... La tonalité victimaire de cette manchette a fait illusion jusqu'à ce qu'on se rappelle que nous étions au cœur d'une civilisation où depuis des siècles on engage des pleureuses professionnelles pour accompagner la mise en bière des mafieux et des atrabillaires. Amen!

Les clubs de jazz? Hmm... À Rome, à Sienne la magnifique et à Florence, faut se lever très tard car les premières notes du premier set de jazz s'entendent très tard: pas avant 22h30-23 h. Qui plus est, parfois il faut disséquer méticuleusement la toponymie si on veut trouver le point de chute au travers d'un dédale de ruelles moyenâgeuses.

Ceci permet d'avancer cette question: comment se fait-il que les musiciens commencent si tard? La réponse? Permettre au passant qui a eu recours au train d'entendre quelques notes, car l'Italie éternelle c'est également ceci: la ponctualité de Trenitalia, la compagnie de chemins de fer, est l'illustration parfaite de la fumisterie. *Ave!*

Collaborateur  
Le Devoir

## CULTURE › LIVRE

QUARTIER DES SPECTACLES

## Quelle place pour la création ?

Un livre plaide pour la réappropriation du quartier par les citoyens

CAROLINE MONTPETIT

Alors qu'il avait pour mission d'être la vitrine de Montréal comme métropole culturelle, le Quartier des spectacles a évacué la dimension créatrice de son espace. En fait, le Quartier des spectacles, comme on le connaît depuis quelques années, est devenu essentiellement un lieu de diffusion, tandis que les artistes ont déserté les lofts qu'ils y habitaient autrefois.

C'est ce qui se dégage du livre *Le Quartier des spectacles et le chantier de l'imaginaire montréalais*, codirigé par Simon Harel, Laurent Lussier et Joël Thibert, et publié aux Presses de l'Université Laval. En effet, au fil des derniers aménagements, les artistes se sont graduellement éloignés du Quartier pour installer leurs espaces de création dans des quartiers plus abordables et moins achalandés.

« Tu ne peux pas te promener avec des feuilles de plywood pendant le Festival de jazz », dit un artiste visuel interrogé par Josianne Poirier, dans un chapitre du livre qui porte sur la place de la création au centre-ville de Montréal.

M<sup>me</sup> Poirier a rencontré, en 2010, 16 artistes professionnels des milieux de la musique et des arts visuels et les a interrogés sur leur perception du Quartier des spectacles. « Les rencontres révèlent rapidement que les artistes ne se sentent pas interpellés par le Quartier des spectacles », écrit-elle. « Je ne me sens même pas concerné, même si je suis artiste, même si je m'intéresse à la culture et que je veux réfléchir à tout cela. Ce qui m'intéresse ne se déroule pratiquement pas là », lui dit l'un d'eux.

« La majorité des artistes doutent aussi fortement que leur soit un jour financièrement accessible un espace de création au Quartier des spectacles », écrit encore Josianne Poirier.

## Un atelier au Café Cléopâtre

Le livre est né d'un atelier réflexif, qu'on avait nommé en 2011 *Striptease Qds*, et qui s'était tenu au Café Cléopâtre, le célèbre bar d'effeuilleuses du boulevard Saint-Laurent, qui a résisté aux expropriations liées à l'avènement du Quartier des spectacles. S'y trouvaient alors tant le président du quartier international de Montréal, Clément Demers, que des représentants de la firme Daoust-Lestage, qui ont conçu les aménagements du nouveau quartier, dit Simon Harel, qui a aussi participé au projet *Striptease Qds*.

Dans ce livre, donc, les directeurs ont voulu dresser une



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Selon un des auteurs, le Quartier des spectacles est « sciemment inachevé ».

représentation « ni complaisante ni rancunière » du Quartier des spectacles de Montréal tel qu'il existe aujourd'hui. « Les imaginaires montréalais se sont opposés dans le Quartier des spectacles. Maintenant, ils s'y renouvellent », écrivent-ils d'ailleurs en préface.

Tout au long du livre, on sent cependant le sentiment de perte qu'a engendré une aseptisation du paysage, et un éloignement des populations plus marginales qui ont pourtant fait l'histoire du quartier, des descriptions de Berthelot Brunet, dès les années 1930, à celle des romans de Michel Tremblay. Tout un chapitre, « Quand un quartier devient un Quartier, que peut la fiction ? », signé Robert Schwartzwald, porte d'ailleurs

sur la représentation du quartier dans la fiction québécoise.

L'histoire du quartier est d'ailleurs tissée de confrontations. Ainsi, la toute première « Place des Arts », plantée en plein cœur de l'actuel Quartier des spectacles, était un endroit animé par le sculpteur Robert Roussil et le syndicaliste Henri Gagnon, de 1947 à 1954. « Il s'agit d'un atelier collectif ouvert aux artistes où se tiennent également un ciné-club,

des comités de quartier, des débats et des expositions. Le lieu est habité par un esprit populaire et on y discute, entre autres choses, de communisme », écrit Josianne Poirier. La Ville fait fermer l'endroit « en évoquant des questions d'hygiène ». Et le complexe de la nouvelle Place des Arts, abritant la

salle Wilfrid-Pelletier, qui verra le jour dans les années subséquentes, est considéré par le noyau d'artistes de la première mouture comme « la Place des autres », soit un espace destiné à l'élite économique plutôt qu'aux artistes. « Dans les années 1950 et 1960, le secteur aujourd'hui occupé par le Quartier des spectacles apparaît déjà déchiré par des enjeux qui touchent au développement culturel et aux différentes conceptions du rôle de l'art dans la société », poursuit M<sup>me</sup> Poirier.

## Grands diffuseurs

Encore aujourd'hui, plusieurs acteurs se plaignent de l'hégémonie exercée par les grands diffuseurs, nommément l'équipe Spectra, Tourisme Montréal et la Société de développement Angus, dans l'élaboration du projet

de Quartier des spectacles.

« Du Spectrum au Café Cléopâtre, des acteurs importants de la construction du Quartier des spectacles, dont L'équipe Spectra, Tourisme Montréal et la Société de développement Angus, ont imposé une certaine vision, promu un spectacle officiel stérilisé marqué par un refus de la vitalité artistique, festive et populaire du quartier », écrivent les auteurs Jonathan Cha et Eleonora Diamanti.

Reste que le Quartier des spectacles est en quelque sorte « sciemment inachevé », comme l'écrit Joël Thibert, puisque ses grandes esplanades dégarnies permettent aux organisateurs de festivals de les aménager à leur guise, selon les besoins du moment. Il est aussi inachevé parce que l'esplanade Clark, prévue au départ, n'a jamais été construite, en raison de

querelles entourant le projet d'aménagement d'un stationnement souterrain à cet endroit.

En ce sens, le Quartier des spectacles reste donc une sorte de « plage blanche » sur laquelle tout reste à écrire.

En entrevue, Simon Harel refuse d'ailleurs d'être pessimiste quant à l'avenir de ce projet. « Il faut voir ce que ça va devenir dans cinq ou sept ans », dit-il, évoquant une possible « réappropriation » des lieux par les citoyens.

Le Devoir

## LE QUARTIER DES SPECTACLES ET LE CHANTIER DE L'IMAGINAIRE MONTRÉALAIS

Simon Harel, Laurent Lussier, Joël Thibert  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2015, 220 pages

## TORUK

SUIITE DE LA PAGE E 1

retrouver le grand léonoptéryx, qui doit être chevauché pour la première fois par une âme pure.

Cette histoire se déroule sur fond de guerre de clans et de discordes entre différents peuples de la planète Pandora.

Le spectacle réunit quelque 35 artistes sur scène, qui occuperont tout l'espace de la patinoire du Centre Bell, ce qui implique de nombreux déplacements. Le fait de courir d'un bout à l'autre des différents arènes où le spectacle sera présenté est d'ailleurs en soi une performance cardiovasculaire.

En entrevue, Victor Pilon explique qu'on a cette fois davan-

## Des marionnettes au cœur du cirque

C'est la première collaboration du marionnettiste Patrick Martel avec le Cirque du Soleil. Mais ça n'est peut-être pas la dernière. Après avoir imaginé les marionnettes géantes de Toruk, l'artiste, qui roule sa bosse depuis des décennies dans le monde de la marionnette, entre autres avec le Théâtre de l'Avant-Pays, travaille à un autre projet conçu par Victor Pilon et Michel Lemieux à Montréal, Cité mémoire. Pour Toruk, il a choisi de faire des marionnettes « en bonne et due forme », soit des créatures dont les ficelles, les tiges et les contrôles sont apparents, plutôt que des créatures robotisées et animées de l'intérieur. C'est une autre façon de rendre justice à l'art qu'il pratique. Patrick Martel enseigne à l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal, où il a créé un diplôme d'études supérieures spécialisées en théâtre de marionnettes contemporain.

tage recruté des « artistes multidisciplinaires » que des artistes spécialisés dans l'une ou l'autre des spécialités circassiennes.

L'équipe de marionnettistes de Patrick Martel a également créé des loups-vipères, des austrapèdes, des tortapèdes, des équi-

dus, autant d'animaux plus ou moins féroces qui peuplent la planète lointaine de Pandora. La plupart sont actionnées de différentes façons par des marionnettistes qui sont actifs sur scène.

Le Cirque du Soleil a aussi mis à contribution son C-LAB, le laboratoire créatif du Cirque, pour inviter les spectateurs à participer de façon interactive au spectacle. Ceux qui ont un téléphone cellulaire seront en effet invités à le programmer de façon à faire rayonner des lumières durant le spectacle, un peu comme on le faisait autrefois avec des briquets. Le C-LAB a conçu cette programmation de façon à créer des effets spéciaux, liés aux numéros de siège des gens du public.

Le Devoir



CIRQUE DU SOLEIL

#JaideCIBL

Parce que CIBL appuie de façon continue le talent émergent

www.haricot.ca

# CULTURE DE VISU

## Ordre et discipline

Carl Trahan expose un autre volet de son travail sur les bouleversements de la modernité

**CARL TRAHAN :**  
**THE NERVOUS AGE**  
Galerie Battat Contemporary  
Jusqu'au 9 janvier 2016

NICOLAS MAVRIKAKIS

Tout semble ici parfaitement ordonné. Cette exposition pourrait même être interprétée comme la représentation de la victoire des systèmes très structurés et rigides. Dans cette expo de Carl Trahan, nous pourrions croire qu'il n'y a pas de place pour le chaos, l'excentricité ou tout simplement la différence. Dans cette installation artistique, nous pourrions aussi voir les indices d'un système obsédé par une économie des moyens, une rentabilité des effets. Le nombre restreint d'œuvres — une dizaine, plutôt de petit format — semble nous dire une efficacité accrue... Rien n'a l'air d'avoir été abandonné au hasard. Tout cet espace bien structuré paraît nous parler de la victoire de la raison, de la discipline et, d'une certaine manière — d'une manière un peu fantasmée et en fait réductrice — des méthodes de la science ainsi que de la technologie qui, aurait-on dit à une certaine époque, en applique les découvertes.

Vous pourrez d'ailleurs voir quelques applications de cette technologie et de cette modernité triomphantes. Ici un néon est accompagné de dessins montrant à voir des expériences de l'ingénieur Cromwell Varley sur le passage de l'électricité dans des gaz rares contenu dans des tubes de Geissler, expériences qui ont mené à l'invention de ce même néon. Là, des barres en graphite accrochées méthodiquement sur des reposeirs nous parlent de l'émergence d'un monde moderne où la science et en particulier les recherches sur l'électricité auraient donné des moyens nouveaux à l'humanité. Pas très loin, le titre de l'expo — *The Nervous Age* — est écrit en code Morse, code télégraphique très efficace inventé



GUY L'HEUREUX

Trahan nous parle d'une modernité hantée par l'irrationnel.

par Samuel Morse en 1832. Sur un mur, le mot *Aufbruch* — mot qui, nous dit le texte de présentation, signifie en allemand « fracture, brisure, nouveau départ » — pourrait appuyer une lecture de cette expo qui en ferait comme un hommage à un monde moderne qui aurait pris son envol au XIX<sup>e</sup> siècle.

exposition si bien ordonnée et minutieusement installée se dévoile comme étant presque effrayante. Malgré ce que le titre — *The Nervous Age* — pourrait peut-être laisser entendre à certains, il ne s'agit pas vraiment de nous sortir encore une fois le cliché d'un monde moderne où tout va trop vite... Trahan nous parle plutôt d'une modernité hantée par l'irrationnel. Comme le dit le titre en allemand d'une des œuvres de Trahan, titre tiré d'une pièce de Goethe: *Wo viel Licht ist, ist auch viel Schatten*, (« Là où il y a beaucoup de lumière, il y a aussi beaucoup d'ombre »)...

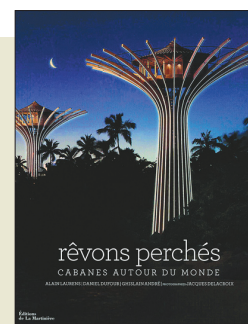
Des exemples: Cromwell Varley, dont je vous parlais plus tôt, a travaillé sur des décharges électriques dans des gaz rares non pas pour inventer de nouveaux moyens d'éclairage, mais pour communiquer avec l'au-delà! Sur un mur, dans des dessins qui semblent montrer une expérience scientifique, Trahan a recopié des photos du XIX<sup>e</sup> siècle exhibant des médiums qui prétendaient faire apparaître des esprits à travers des phénomènes lumineux ou électriques. Trahan nous rappelle que ce siècle qui a autant cru à la science a aussi

été fasciné par le spiritisme et l'occultisme... Et toutes les classes sociales furent touchées. Même Victor Hugo s'est adonné à ces rites. Mais Trahan va plus loin. Dans certaines œuvres, il tente de montrer comment la modernité européenne fut l'énergie incontrôlable d'où naquirent des guerres

et des atrocités. Comme le visiteur pourra le lire sur un des murs de la galerie, il s'agit ici de discuter de « *L'autodestruction de l'âge du progrès*. » Et de cet âge, nous sommes malheureusement les héritiers.

Collaborateur  
*Le Devoir*

## LA VITRINE



BEAU LIVRE

**RÊVONS PERCHÉS**  
CABANES AUTOUR DU MONDE  
Collectif  
Éditions de La Martinière  
Paris, 2015, 240 pages

L'homme descend du singe et le singe, de l'arbre, se plaît-on parfois à dire en badinant. Une chose est sûre, c'est que l'homme ainsi que la femme remontent de plus en plus souvent dans ledit arbre ces derniers temps: au Québec comme ailleurs dans le monde, les cabanes perchées et autres constructions aériennes de bois essaient. Qu'elles soient rustiques, grand luxe, accrochées à quelques mètres du sol ou perchées nez à nez à hauteur de canopée, elles permettent de se couper du monde, de se rapprocher du ciel, de se réfugier comme dans un cocon ou de revivre ses jours gamins, près des couverts feuillus et de leurs tourbillons de chlorophylle. Les cabanes présentées dans *Rêvons perchés* — jolis clichés et aquarelles à l'appui — sont toutes conçues pour respecter le vénérable arbre qui les accueille sans qu'un clou ne soit jamais enfoncé dans l'écorce, qu'on soit en France, en Belgique, en Autriche ou aux États-Unis. On utilise ces cabanes comme lieu de retraite, salle de massage, terrasse de restaurant, mirador sur la mer ou vigie sur la forêt et le monde. On y accède par des passerelles, ponts de singe, escaliers torsadés ou qui s'enroulent autour d'un tronc, presque toujours dans les airs mais parfois sur l'eau, comme cette cabane flottant sur la Volga, en Russie. Un inspirant ouvrage qui fait retomber en enfance ou rêver les yeux grand ouverts, *Rêvons perchés* donne aussi une foule d'idées à qui songerait à construire sa propre cahute. Dommage, cependant, qu'on n'y traite que des réalisations de La cabane perchée, « premier constructeur de cabanes en France », et qu'aucune cabane québécoise — et de tant d'autres régions — ne figure dans ce beau livre hors normes.

Gary Lawrence

*Galerie Claude Lafitte*

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

PRESTIGIEUSE EXPOSITION

de 25 ŒUVRES de MAÎTRES CANADIENS  
jusqu'au 21 décembre 2015 | du lundi au dimanche de 11h à 17h

Pour voir les photos : <http://lafitte.com/exposition.html>

Dallaire | Dumouchel | Ferron | Fortin | Hébert | Hurtubise  
Lemieux | McEwen | Milne | Mousseau | Riopelle | Suzor-Côté



JEAN-PAUL LEMIEUX, « Portrait de jeune fille », huile sur toile, v. 1968, 16" x 13"

2160 rue Crescent (adjacent au Musée des Beaux-Arts de Montréal)  
514-842-1270 | [www.lafitte.com](http://www.lafitte.com)

### Des vœux de joie pour 2016!

20 mars	<b>MONTRÉAL</b> - concert de clavecin lors de l'inauguration de notre 30 <sup>e</sup> saison
22-25 avril	<b>BOSTON et CAMBRIDGE</b> - musées, musique Détail du voyage disponible sur demande Prix spécial jusqu'au 15 janvier
7 mai	<b>QUÉBEC</b> - collection privée d'art québécois



[www.lesbeauxdetours.com](http://www.lesbeauxdetours.com)  
**514-352-3621**

En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec



GRATUIT  
POUR LES  
MOINS DE  
12 ANS

LES  
TANDEMS  
DES FÊTES

Photo : Alexandre Perreault

**MAC**

VISITE + ATELIER  
EN FAMILLE À 13 H 30  
ET À 14 H 30

Dimanche 20 décembre  
Dimanche 27 décembre  
Mardi 29 décembre  
Mercredi 30 décembre  
Dimanche 3 janvier

DES VISITES INTERACTIVES  
POUR TOUS SONT AUSSI OFFERTES  
tous les mercredi à 17h, 18h, 19h 30  
et tous les dimanches à 15h.

Des visites pour tous sont aussi offertes en anglais.  
Réservation requise pour les groupes.

MUSÉE D'ART  
CONTEMPORAIN  
DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Métro Place-des-Arts [macm.org](http://macm.org)  
Renseignements : 514 847-6266



# CINÉMA

**CINE OUTREMONT**  
Montréal  
theatreoutremont.ca  
514 495-9944

**UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE...**  
de Roy Andersson  
8.50 \$  
Le lundi 21 décembre | 16 h et 19 h 30

## Chambres avec vue

Michel La Veaux offre une visite intime du légendaire hôtel La Louisiane

### HÔTEL LA LOUISIANE

Documentaire de Michel La Veaux.  
Québec, 2015, 89 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

L'hôtel La Louisiane à Paris est un lieu mythique, l'affaire est entendue depuis plusieurs décennies déjà. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre s'y sont aimés. Longtemps, Juliette Greco et Miles Davis aussi. Intensément. Robert Lepage y a pour sa part pansé une peine d'amour en écrivant la pièce *Les aiguilles et l'opium*, campée dans l'une de ses 80 chambres. D'autres dramaturges, écrivains, scénaristes et poètes, de Cocteau à Tarantino, y ont séjourné. Certains, comme Albert Cossery, y ont vécu jusqu'à leur mort. Tous savaient, ou savent encore, que bien davantage qu'un amas de briques, de pierres et de stuc, l'hôtel La Louisiane est d'abord un état d'esprit.

C'est l'une des nombreuses vertus du documentaire de Michel La Veaux, grand directeur photo québécois (*Le démantèlement, Pour l'amour de Dieu*), que d'aborder le sujet sous cet angle moins «glamour», mais beaucoup plus intéressant. Certes, on revient sur l'histoire de l'endroit, mais brièvement, question simplement de savoir où l'on se trouve, et qui s'y est trouvé.

L'essentiel du propos, en effet, découle d'un désir évident de partage de la part de Michel La Veaux, un habitué de La Louisiane depuis près de 20 ans. Partager ce qu'il a découvert et ce qu'il ressent dans ce sanctuaire artistique, mais surtout, inviter des occupants passés et présents à confier ce qu'eux ont découvert et ressenti dans l'établissement qui demeure abordable pour les créateurs sans le sou en dépit d'un emplacement en plein cœur de Saint-Germain-des-Près.

Ils sont Aurélien Peilloux, aspirant cinéaste, Gérard Oberlé, écrivain et spécialiste de livres anciens, Olivier Py, metteur en scène et poète, Xavier Blanchot, propriétaire s'étant battu pour que prévale «l'idéalisme entrepreneurial» de son défunt père, Robert Lepage, le dramaturge et metteur en scène que l'on sait, Albert Cossery, écrivain immense et proche de Camus, et, oui, Juliette Greco, telle qu'en elle-même.

### Valeurs fondamentales

En alternance, chacun dans sa chambre,



L'écrivain Albert Cossery a vécu à l'hôtel La Louisiane jusqu'à sa mort.

parfois aussi au Café de Flore en contrebas, cette belle bande à part s'ouvre avec générosité sur ce qu'a signifié ou continue de signifier un séjour à La Louisiane. Sans se concerter, on se recoupe, les témoignages abondant systématiquement quelque valeur fondamentale inhérente à l'hôtel, voire à la faune que celui-ci ramène : simplicité, solidarité, amitié, ouverture...

À ce chapitre, Juliette Greco, qui revient avec un mélange émouvant de franchise et de vulnérabilité

tant sur sa liaison avec Miles Davis que sur ce qu'a représenté pour elle le mouvement existentialiste, s'avère particulièrement éloquent dès lors qu'il s'agit de parler de la France actuelle, qu'elle dit ne pas reconnaître. Elle résume cette idée d'idéaux pas nécessairement révolus en se référant à ces passants de tous âges qui scrutent son regard en quête de ce qui fut et, qui sait, pourrait encore être, peut-être.

«Certains cherchent leur jeunesse et d'autres

cherchent la mienne, les jeunes viennent vers moi et me demandent c'était comment? C'était comment... C'était magnifique! Ça s'appelait la Liberté!»

L'hôtel La Louisiane, c'est elle, c'est eux.

Il est des films qu'il faut voir. Il en est d'autres, comme celui de Michel La Veaux, dont on gagne à s'imprégner.

Le Devoir



*Danish Girl* relate la vie de l'une des premières transsexuelles, Lili Elbe (interprétée par Eddie Redmayne), dans les années 1920.

## Masculin/féminin

### DANISH GIRL (V.F. DE THE DANISH GIRL)

★★★1/2  
Drame biographique de Tom Hooper. Avec Eddie Redmayne, Alicia Vikander, Matthias Schoenaerts, Amber Heard, Ben Whishaw et Miltos Yerolemos. Grande-Bretagne, 2015, 120 minutes

MANON DUMAIS

Pervers, homosexuel ou schizophrène : tel était le diagnostic que posaient les médecins sur les transgenres il y a moins de 100 ans. Imaginez le chemin parcouru depuis l'apparition de Caitlyn Jenner, née Bruce, sur la couverture du *Vanity Fair*. Adaptation émouvante et sensuelle du roman de David Ebershoff par le réalisateur des *Misérables*, *Danish Girl* relate la vie

de l'une des premières transsexuelles, Lili Elbe.

Copenhague, années 1920. Alors qu'il pose en ballerine pour sa femme, la peintre Gerda Wegener (Alicia Vikander), Einar Wegener (Eddie Redmayne), lui aussi peintre, a une révélation : il n'est pas né dans le bon corps. Avec la complicité de sa femme, Einar deviendra alors Lili. Si cette mascarade amuse d'abord Gerda, qui fait de Lili sa muse, elle verra son couple solidement ébranlé tandis qu'Einar voudra disparaître à jamais afin de faire place à la femme qu'il a toujours su qu'il était.

En cette ère où l'hétéronormalisation est bousculée par les jeunes générations qui refusent d'étiqueter leur orientation sexuelle, la transsexualité demeurerait selon certains le dernier tabou. Lorsqu'arrivent

sur nos écrans des films dépeignant avec intelligence et sensibilité cette identité sexuelle qui fascine depuis le mythe de Tirésias, que ce soit *Les garçons ne pleurent pas*, drame de mœurs puissant et brutal de Kimberly Pierce, *Transamerica*, émouvant et amusant road movie de Duncan Tucker ou *Laurence Anyways*, drame sentimental lyrique et baroque de Xavier Dolan, on ne peut s'empêcher d'espérer que ceux-ci pulvérisent les préjugés.

De facture élégante, *Danish Girl* de Tom Hooper (*Le discours du roi*) se veut le touchant récit d'une quête d'identité doublée d'une histoire d'amour inconditionnel. Certes, la chimie opérant entre la prodigieuse Alicia Vikander et le magistral Eddie Redmayne contribue pour beaucoup à la

réussite du film. Toutefois, il serait injuste de négliger la mise en scène de Hooper qui illustre joliment le cheminement de Lili.

Faisant d'abord évoluer ses personnages dans de vastes décors austères aux teintes froides, Hooper transforme graduellement les lieux en invitations au coup les toiles de Klimt. Tandis que Lili apprivoise sa nouvelle image, Hooper multiplie les gracieux effets de miroir et de transparence, notamment dans cette magnifique scène sans dialogue où la protagoniste reproduit les gestes d'une prostituée. Un délicat éloge à la différence et à l'affirmation de soi.

Le Devoir

## Une Irlandaise face aux préjugés

### BROOKLYN

★★★  
Drame sentimental de John Crowley. Avec Saoirse Ronan, Jim Broadbent, Julie Walters, Domhnall Gleeson et Emory Cohen. Irlande-Royaume-Uni-Canada, 2015, 111 minutes.

MANON DUMAIS

Il y a quelques années, James Gray brossait dans *L'immigrante* le portrait déchirant d'une Polonaise (Marion Cotillard) découvrant le New York interlope des années 1920. À peine débarquée, elle voyait son rêve américain transformé en cauchemar. Campé une trentaine d'années plus tard, *Brooklyn*, d'après le roman de Colm Tóibín, offre une vision certes modeste mais beaucoup plus optimiste et un tantinet glamour de l'immigration. Dans l'un comme dans l'autre se dessine un portrait nuancé et sensible d'une femme animée d'une force tranquille qui devra lutter contre les préjugés d'une époque en pleine mouvance mais encore trop rigide.

Parrainée par un prêtre catholique (Jim Broadbent), Eilis (Saoirse Ronan) quitte à regret son village irlandais pour s'installer à Brooklyn. Soutenue par sa truculente logeuse (Julie Walters) et son élégante patronne (Jessica Paré), Eilis soigne comme elle peut son mal du pays. Eprise d'un charmant Italo-Américain (Emory Cohen) rencontré lors d'une

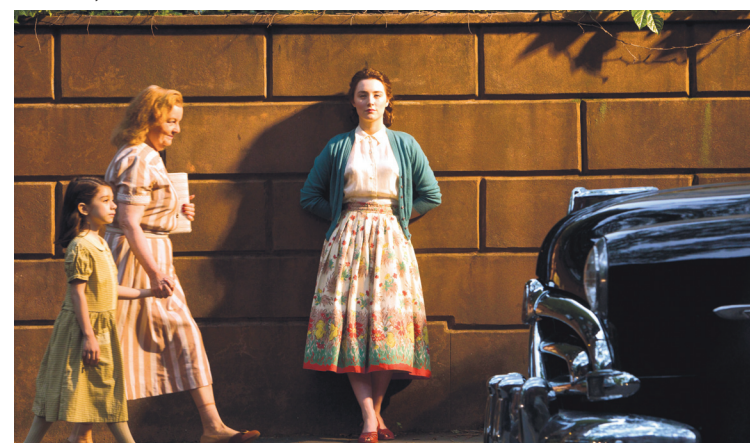
soirée dansante, elle est courtisée à son retour dans son pays natal par un séduisant compatriote (Domhnall Gleeson). Quel destin choisira-t-elle?

Magnifiquement mis en image par Yves Bélanger (*Laurence Anyways, Dallas Buyers Club*), ce drame sentimental du réalisateur d'*Intermède*, rocambolesque comédie chorale, se divise en trois captivants tableaux. Au premier acte, la mise en scène de John Crowley se fait plus intimiste, un léger voile semble assombrir l'univers d'Eilis, traduisant ainsi le carcan étroit où elle évolue.

Dans le chapitre new-yorkais, les plans se font plus larges, les couleurs plus éclatantes. Sans apparaître flamboyant, le rêve américain semble à portée de main pour cette courageuse immigrante. Dès lors, c'est tout le talent du scénariste Nick Hornby (*Une éducation*) qui se déploie tandis qu'il fait évoluer en toute finesse le personnage incarné avec une aisance remarquable par la lumineuse Saoirse Ronan.

Alors que les cadrages se resserrent lors du retour en Irlande, que l'enjeu sentimental prend inévitablement le pas sur le déchirement entre deux cultures avec lequel Eilis est aux prises, *Brooklyn* révèle sa vraie nature. Celle d'un récit initiatique teinté de mélancolie où l'émotion n'éclate qu'à la toute fin, abandonnant le spectateur sur une note douce-amère.

Le Devoir



Un récit initiatique teinté de mélancolie

MÉTROPOLE FILMS

## CULTURE › LIVRES

## Les promesses qui s'envolent

Au centre du 7<sup>e</sup> roman de David Homel : les secrets d'une mère et son mystère

DANIELLE LAURIN



Après *Le droit chemin* (Leméac/Actes sud) en 2010, David Homel poursuit dans la veine intimiste, familiale, avec *La fille qui parlait à la lune*. Même trame de fond : un fils quinquagénaire devant son parent seul, fragilisé, vieillissant. Avec tout ce que cela remue de questions, d'émotions.

Il y a le passé qui afflue tout en laissant des trous inexplicables. Et la recherche de qui on est devenu à la lumière de nos origines. Il y a le fossé des générations, nécessairement. Fossé d'autant plus grand si on est enfant d'immigrants.

Il y a cette idée que l'on connaît bien mal ses parents, leur histoire, la vie qu'ils ont menée, finalement. Et il y a la mort prochaine au bout, inévitable, comme un miroir en suspens. L'urgence de vivre décuplée, forcément.

Il y a tant de choses en commun entre le précédent et le nouveau roman de David Homel. Sans oublier l'humour mordant qui le caractérise comme auteur, le sexe omniprésent et la folie qui guette dans son œuvre.

Sauf que ce n'est plus du père dont il est question, mais de la mère. Et ça change tout. À tel point qu'il faudrait peut-être parler de contre-pied plutôt que de continuité.

Dans *Le droit chemin*, la relation avec le père était difficile, explosive, même si on se doutait bien qu'un rapprochement avec le fils était possible. Dans *La fille qui parlait à la lune*, la relation avec la mère est bienveillante, aimante. Peut-être trop...

En tout cas, trop au goût d'Elke, la femme du fils en question. Joey, enfant unique, se rend tous les matins à l'immeuble pour personnes âgées où vit Bluma, sa maman : il lui prépare son petit-déjeuner préféré, elle qui a l'estomac fragile depuis l'enfance. Il lui fait ensuite un massage pour la détendre. Et quand vient le temps, il l'accompagne dans tous ses rendez-vous médicaux.

Bref, Joey prend soin de Bluma de toutes les façons. Avec pour résultat qu'il fait chambre à part avec sa femme : «*Elke avait ainsi voulu le punir de son dévouement excessif envers Bluma.*

*Si tu passes plus de temps avec ta mère qu'avec moi, je ne dors plus avec toi.*

Joey, ex-architecte recyclé dans le domaine de l'environnement, si on peut le dire comme ça, a mis sur pied une firme «*spécialisée dans le nettoyage cent pour cent naturel des conduits d'aération*», qu'il a revendue à profit. Il a ensuite créé une entreprise d'élimination des moisissures : «*La chance lui sourit, sous la forme de l'ouragan Katrina et de quelques autres tempêtes plus modestes.*»

Il dirige maintenant avec son associé une entreprise florissante de décontamination. Plus vraiment de défis là pour lui. D'autant que son associé et ami veille au grain.

À vrai dire, c'est plutôt le vide dans sa vie.

À l'heure de la retraite, Joey se demande bien comment il pourrait s'occuper, entre deux chicanes avec sa femme sous les yeux attentifs et complaisants des deux chiens de la maison. Il y a bien la voisine à la robe de feu qu'il trouve de son goût, et qui pourrait l'amener à sauter la clôture, remarquez...

L'un n'empêche pas l'autre : il peut tout aussi bien mener à bien cette relation s'il y a lieu, et mettre en branle le projet qu'il a en tête. C'est-à-dire consigner par écrit l'histoire de vie de sa mère, «*la femme la plus extraordinaire qu'il connaisse.*»

Encore faut-il qu'elle se souvienne, encore faut-il, surtout, qu'elle accepte de lever le voile sur certains mystères. Pour le reste, il ne se fait pas d'illusion : «*Ce ne serait pas un livre puisqu'il n'était pas écrivain, comme le lui rappelait Bluma, et que l'un n'allait pas sans l'autre. Ce serait quelque chose de plus authentique : une biographie, celle de sa mère, dans les mots de sa mère. C'était aussi simple que ça.*»

Il ne s'agit que d'un prétexte, en fait. Même si le fils a bien l'intention d'aller jusqu'au bout de ce projet, c'est avant tout pour mieux connaître sa mère, déchiffrer ses zones d'ombre, qu'il le fait. Et à travers elle, peut-être, mieux comprendre d'où il vient, qui il est.

**La p'tite voleuse de Chicago**  
*La fille qui parlait à la lune* joue en alternance sur deux paliers. Un : les moments que consacre le fils à sa mère en essayant, pas toujours avec succès, de lui tirer les vers du nez — à retenir : une scène co-



David Homel

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## David Homel en cinq dates

**1952** Naissance à Chicago de parents juifs d'origine ukrainienne et lituanienne.

**1980** Après Paris et Toronto, il s'installe à Montréal.

**1988** Parution de son premier roman, *Electrical Storms*, qui sera traduit en français trois ans plus tard sous le titre *Orages électriques*.

**1995** Prix du Gouverneur général pour sa traduction de *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* de Dany Laferrière.

**2003** Son roman *The Speaking Cure (L'analyste)*, qui se penche sur les ravages de la guerre civile en ex-Yougoslavie, lui vaut le prix Hugh-MacLennan, remis par la Quebec's Writers Federation.

lorée dans un casino. Inclure aussi les avancées de Joey dans sa nouvelle relation amoureuse et la déconfiture avec sa femme.

Deux : l'histoire de Bluma comme telle. Mais racontée, non pas avec ses mots à elle, sans visée littéraire. Au contraire même, et c'est là l'intérêt de l'affaire, qui prendra des proportions épiques.

On glisse tout à coup dans un autre monde. On se retrouve dans un quartier excentré, démuni, de Chicago, dans les années 1930. C'est l'époque de la prohibition. Bluma, 15 ans, fille de parents juifs venus de la lointaine Russie, se démène comme elle peut entre une mère devenue neurasthénique et un père autoritaire qui tient un bar illicite fréquenté par des policiers irlandais.

Bluma en viendra à se frotter à la racaille des bas-fonds, à commettre elle-même des larcins, des vols, dans des conditions qui auraient pu mal tourner. Puis elle devra se résoudre à se marier. Malgré le

serment fait à sa cousine et meilleure amie Bella, avec qui elle a vécu les années les plus insouciantes et les plus libres de sa vie.

Ainsi suit-on le parcours de Bluma jusqu'à aujourd'hui. Incluant toutes les promesses qu'elle s'était faites et que la vie n'a pas tenues. Plusieurs secrets demeureront scellés. Impossible pour le fils de tout consigner.

Au final, derrière la vieille femme diminuée qui sent son corps la lâcher, c'est toute sa jeunesse retrouvée, sa fougue, son audace, sa beauté qui nous apparaissent. Et à travers cela, une époque révolue. Davantage encore, c'est la tendresse infinie du fils envers sa mère qui transparaît dans ce roman que David Homel a dédié «*à ma mère, la vraie.*»

**LA FILLE QUI PARLAIT À LA LUNE**  
 David Homel  
 Traduit de l'anglais par Marianna Champagne Leméac  
 Montréal, 2015, 384 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Les illusions nécessaires

CHRISTIAN DESMEULES

Professeur de théologie dans une université des Cantons-de-l'Est — jamais vraiment nommée —, Yves Dunnigan est déjà un peu las de l'enseignement. Ce divorcé de longue date, amateur de bons vins et de jolies femmes, a de plus en plus de mal à «*faire semblant d'avoir des réponses*» et songe à présenter sa candidature comme doyen de sa faculté.

Pas très loin, son père, un ancien directeur d'école, vit seul sur sa terre à bois de Val-des-Saints, un nid d'ultracatholiques à l'ombre du mont Mégantic. Alerté par son ex-femme de la disparition de leur fille de 22 ans, qui a des antécédents de problèmes psychologiques, Dunnigan la croit victime d'une nouvelle «*foucade pseudo-spirituelle*». Il va vite découvrir que son père, que certains appellent le «*gourou*» de Val-des-Saints, en sait plus qu'il ne le dit. Et que sa fille, en lien direct avec la Sainte Vierge, aurait même accompli des miracles dans la petite église du village...

Après un incident malheureux avec le recteur (qui lui avait déjà reproché de ne pas avoir «*l'esprit facultaire*»), le «*théologien le plus cool du Québec*» donne sa démission. Un moment de réflexion qui permettra à ce personnage sanguin d'aller donner un coup de main à son père sur la terre à bois. «*Mieux valait un travail de crétin que de retourner là-bas à genoux.*» Dans ce petit village où il est impossible d'échapper à la surveillance du groupe, il fera la connaissance d'une jeune mère célibataire de Val-des-Saints qui va vite lui

tomber dans l'œil — et dont l'un des deux enfants est atteint d'une maladie dégénérative.

Se relier

C'est en gros la trame du 2<sup>e</sup> roman de Ronald Lavallée, *Le village entré dans le silence*, après *Le bonheur à Memracook* (Fides, 2011), une comédie de situation qui racontait les déboires d'un avocat de la ville se cachant à la campagne à la suite d'une histoire louche qui avait tourné au vinaigre. Explorant encore une fois les chocs nés du contraste entre la ville et la campagne, l'auteur est de retour avec le même ton caricatural et légèrement abrasif. Une manière qui pourra faire penser, en un peu plus dense, à celle de François Barcelo.

Pourvu d'un humour acerbe, mais capable de faire preuve aussi d'une forte sensibilité, Ronald Lavallée sait émouvoir et faire réfléchir. Car sous la farce et les tribulations, *Le village entré dans le silence* est un roman efficace et bien écrit dont le cœur pourrait être en réalité l'inépuisable et complexe relation père-fils, où l'auteur aborde également la question des illusions nécessaires — l'amour, les liens familiaux.

Et où la religion (du latin *re-ligare*, «*relier*»), après nous avoir fait sourire, fait ce qu'elle sait peut-être faire de mieux : réunir les gens et atténuer un peu leur solitude.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE VILLAGE ENTRÉ DANS LE SILENCE

Ronald Lavallée  
 Fides  
 Montréal, 2015, 368 pages

POLAR

## Retour en Suède

MICHEL BÉLAIR

Toujours passionné par la musique de John Coltrane, le commissaire Erik Winter est de retour. Il a laissé sa petite famille sur la Costa del Sol où il récupérait depuis quelques années déjà — voir *Le dernier hiver* (JC Lattès, 2010) — d'une presque noyade et le voilà plongé dans l'hiver de Göteborg... et

dans un sordide triple meurtre.

Une mère et ses deux jeunes enfants ont été massacrés dans leur maison, au bout du monde près de la marina d'Amundö. L'enquête sera longue, difficile, butant à quelques reprises sur de faux coupables mais mettant en scène, toujours, le désarroi d'une société éclatée

qui a du mal à prendre conscience de sa nouvelle réalité. Mais Winter est entêté, on le sait. Même la mort de sa mère Siv, installée elle aussi à Marbella en Espagne, même l'absence d'Angela et de ses deux filles restées là-bas ne le feront pas décrocher de l'horrible meurtre. Inlassablement, il retourne sur les lieux du crime pour s'en imprégner et pour laisser monter en lui, comme à l'habitude, ces voix et ces images indéterminées qui prennent de plus en plus la forme de l'acouphène dont il est affligé. Avec son équipe, à laquelle s'est ajoutée une nouvelle recrue, il reprend plusieurs fois l'enquête en mettant tout sur la table comme on le fait avec les pièces d'un puzzle. Puis le temps fera son œuvre et, au bout de quelques mois de piétinements productifs — qui semblent n'être là que pour éclairer le lecteur sur les difficiles transformations de la société suédoise —, l'affaire prendra une série de tournants inattendus avant de se dénouer devant nous.

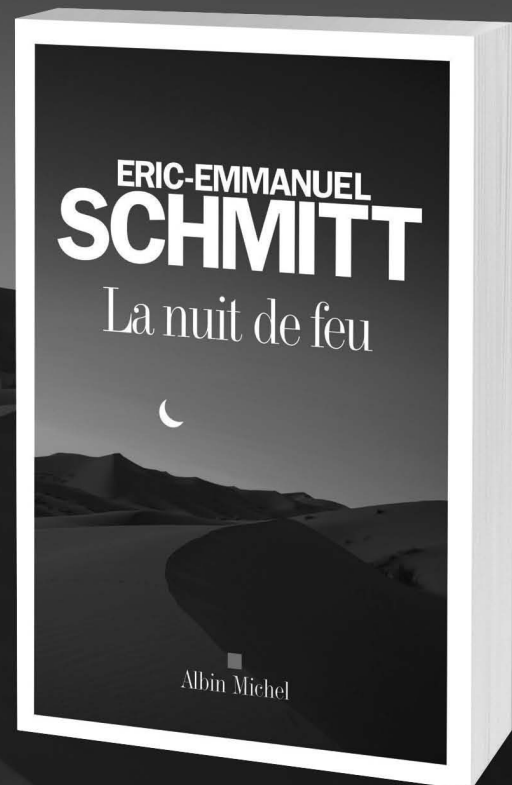
Mais cela suffira-t-il pour que l'élégant commissaire Winter reste à Göteborg plutôt que d'aller se réinstaller au soleil?

Collaborateur  
Le Devoir

## LA MAISON AU BOUT DU MONDE

Ake Edwardson  
 Traduit du suédois par Rémi Cassaigne  
 JC Lattès  
 Paris, 2015, 409 pages

« Cette nuit va changer votre Vie. »



Albin Michel

PHOTO AUTEUR © STÉPHANE BOURGIES - IMAGE DE FOND © JOHN QUINTERON/GETTY IMAGES

Lévesque éditeur félicite

Joanie Lemieux

finaliste au

Grand Prix littéraire Archambault

pour son recueil de nouvelles

**Les trains sous l'eau prennent-ils encore des passagers ?**

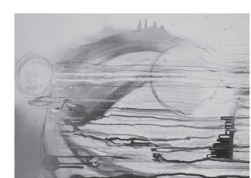


Photo: Jacques Gratton

Joanie Lemieux

Les trains sous l'eau prennent-ils encore des passagers ?

nouvelles



Lévesque éditeur

Lévesque éditeur

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.  
 Courriel: general@dimedia.qc.ca  
 Site Internet: www.dimedia.qc.ca

## CULTURE › LIVRES



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

*Jours de Libération* est le journal personnel de Mathieu Lindon, rédigé durant trois mois. Consacré à la profession de journaliste, il témoigne des soubresauts d'une conscience au fil des événements.

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Le métier fragile des journalistes

**Naufrage ou reconversion? Liberté ou adaptation? Mathieu Lindon, journaliste et écrivain, raconte les vagues de décisions qui frappent Libération. Plongée dans la vie d'un quotidien.**

GUYLAINE MASSOUTRE

Incertitude: assistons-nous à la fin des journaux? Du côté des employés, c'est l'insécurité: «Partir ou rester, telle est la question que tout le monde se pose quand elle n'a pas déjà été résolue.» Dois-je me reconverter? Mathieu Lindon s'interrogeait ainsi, il y a un an. *Jours de Libération* est son journal personnel, rédigé durant trois mois. Consacré à la profession de journaliste, il témoigne des soubresauts d'une conscience au fil des événements.

Fin 2014, cela va mal à Libération. L'impact des journaux a changé, et les journalistes constatent la «dégradation de l'ambiance» dans leur métier. Après 30 ans d'exercice, Lindon a l'habitude des troubles. Au travail, tout est touché. Au journal, d'un côté, les actionnaires anticipent les baisses de rentabilité; de l'autre côté,

les syndicats négocient les indemnités de départ. Bilan ou dépôt de bilan? Il fait le point.

## Crise au journal

Le 6 janvier, 26 employés de Libération fêtent leur départ. Le 7 janvier, c'est l'horreur juste à côté. Il y a des morts, des collègues blessés, comme Philippe Lançon, journaliste à Libération et à Charlie Hebdo. Il faut rédiger des nécrologies d'amis. «Vers 7 h, je me rends compte que je suis si ébranlé que je n'ai pas envie de rentrer seul chez moi, que, aussi irrationnel que ce soit, j'ai peur.» On entre dans des semaines de sept jours ouvrables, et le monde est décalé.

Cette tuerie à Charlie Hebdo frappe Libération au cœur. L'impact est immense. Voici les confrères et consœurs mobilisés en première ligne, face au monde agressé, prêts à en rendre compte. Sans un grand sens du métier, comment soutenir chaque moment, chaque mort dignement? Le journalisme retrouve sa brûlante nécessité et sa place symbolique dans la Cité.

Ces journalistes aguerris de Libération, que n'ont-ils pas vécu ensemble? Libé a un style direct, critique, entre information, militantisme et opposition.

«J'aime que la mauvaise foi du journal soit explicite quand tellement la maquillent en objectivité», soutient Lindon.

Souple et quasi détaché de lui-même, il fait sentir sa génération ébranlée et la solitude, la fatigue, à vaincre avec des moyens amputés. Il raconte les heurts à encaisser, les crises aiguës et les moments forts, comme ce 7 janvier où un vent de panique a soufflé. Les crises se superposent.

## Entre rigueur, désinvolture et précarité

Mais un journaliste possède une remarquable capacité d'adaptation, et ce livre le prouve. Lindon s'y évalue sans fausse pudeur, ni vedette ni victime. En quelques mots narquois, il tire une anecdote absurde, il glisse un mot complice à un camarade, il dénonce la violence interne, la trahison, et dès qu'il évoque les investigations et les reportages mémorables, on comprend que ce métier, il l'aime encore.

Quand sa collègue Florence Aubenas, journaliste de terrain, fut prise en otage en Irak, son cas fut une affaire nationale,

Lindon le rappelle. Mais si son histoire concerna tout le pays, cela ne renfloua pas le journal, et elle dut le quitter!

Mélange de verve, d'audace et de stress quotidien, la prose de Lindon fait vivre Libération. Plus qu'une entreprise, c'est un état d'esprit, et, de là sa fragilité. La liberté de penser et d'expression qui caractérise ce journal est inimaginable pour qui n'en est ni lecteur assidu ni du sérail.

Ce récit mouvementé nous entraîne donc des escaliers aux portes claquées, du jeu de chaises musicales selon les nominations, des mises sur la touche aux publications constantes, en passant par les revers de la médiatisation. Tous sont là, drôles, enragés et professionnels, chacun est nommé par son prénom et son titre dans la hiérarchie, aux bons jours et aux mauvais coups.

Collaboratrice  
Le Devoir

**JOURS DE LIBÉRATION**  
Mathieu Lindon  
P.O.L  
Paris, 2015, 284 pages

## ESSAI

## Le suicide tranquille de l'humanité

MICHEL LAPIERRE

L'histoire de la Terre est celle de six grandes extinctions. Voilà la terrible thèse du paléontologue kenyan de souche britannique Richard Leakey, qui va jusqu'à déclarer: «Homo sapiens ne sera pas seulement la cause de la sixième extinction, il en sera aussi l'une des victimes.» Même si la récente conférence de Paris sur le changement climatique promet des mesures pour empêcher la tragédie, la menace continuerait de planer.

L'Américaine Elizabeth Kolbert, journaliste au *New Yorker*, s'est faite la vulgarisatrice de cette thèse scientifique et de plusieurs autres qui peuvent s'y rapprocher, dans *La 6<sup>e</sup> extinction*, livre pour lequel elle a obtenu en 2015 le prix Pulitzer de l'essai. Écrit à la manière d'un reportage, le récit vivant de ses rencontres avec des spécialistes autour du monde y mêle observations minutieuses et réflexions personnelles.

La journaliste signale que la 5<sup>e</sup> grande extinction, la plus récente et la plus célèbre, celle des dinosaures notamment, eut lieu il y a quelque 65 millions d'années, à la fin du crétacé, bien avant l'apparition de l'être humain qui, quant à elle, remonte sans doute à 200 000 ans. D'autres espèces animales ont disparu beaucoup plus tard, comme le mastodonte d'Amérique il y a environ 9000 ans, probablement à cause de la surchasse que pratiquaient les hommes de l'époque.

## Le facteur humain

Elizabeth Kolbert relate qu'un Canadien, futur gouverneur de Montréal, Charles Le Moine, deuxième baron de Longueuil, découvrit en 1739, dans la région de l'Ohio, des ossements de mastodonte qui

épâtèrent l'Europe savante et qui permirent au fondateur de la paléontologie, Georges Cuvier (1769-1832), de déceler l'extinction d'un «monde antérieur au nôtre». Cette audace scientifique, elle la retrouve chez le Néerlandais Paul Crutzen, colauréat du prix Nobel de chimie en 1995, coinventeur du terme «anthropocène».

Le mot désigne une nouvelle époque géologique qui aurait commencé lorsque le facteur humain est devenu déterminant dans l'évolution de l'écosystème au point de la compromettre. Selon Crutzen, l'humanité a, au cours des deux derniers siècles, changé la composition de l'atmosphère et le climat, pour peut-être des millénaires, par la combustion des énergies fossiles et la déforestation, qui ont augmenté de plus de 40% la concentration de gaz carbonique dans l'air et plus que doublé celle de méthane.

Ni Adam Smith, premier théoricien du capitalisme libéral, ni Karl Marx, père du communisme dit scientifique, n'avaient pu prévoir que la révolution industrielle aurait suscité une problématique aussi grave. Pour connaître la vérité, il aura fallu que répondent aux brillantes questions d'esprits curieux, comme Elizabeth Kolbert, des adeptes des sciences expérimentales après s'être mis patiemment à l'écoute d'une grande voix négligée: celle de la nature.

Collaborateur  
Le DevoirLA 6<sup>E</sup> EXTINCTION

## COMMENT L'HOMME DÉTRUIT LA VIE

Elizabeth Kolbert

Traduit de l'anglais

par Marcel Blanc

Guy Saint-Jean

Laval, 2015, 400 pages

«L'élément destructeur qu'en 1796 Georges Cuvier, père de la paléontologie, discernait juste avant le début de l'histoire connue, c'était nous»

Extrait de *La 6<sup>e</sup> extinction*

**PALMARÈS** Gaspard LE DEVOIR  
Du 7 au 13 décembre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	1/6
2	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec-Amérique	2/7
3	Les héritiers d'Erkildiev • Tome 12 Kimati	Anne Robillard/Wellan	3/4
4	Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	5/3
5	Faïms	Patrick Sénécal/Aïre	4/8
6	Petite mort à Venise	Francine Ruel/Libre Expression	6/7
7	Le cirque	Michel David/Hurtubise	7/5
8	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	10/10
9	1967 • Tome 3 L'impatience	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	8/4
10	Quand j'étais Théodore Seaborn	Martin Michaud/Goélette	9/6

## ▼ Romans étrangers

1	La mariée était en blanc	Mary Higgins Clark   Alafair Burke/Albin Michel	1/2
2	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	2/16
3	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont	3/9
4	Famille parfaite	Lisa Gardner/Albin Michel	4/7
5	Les dieux du verdict	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/6
6	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine	6/29
7	Le livre des Baltimore	Joël Dickler/Faliois	7/10
8	Requiem	Stephen King/Albin Michel	-/1
9	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	8/14
10	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès	-/1

## ▼ Essais québécois

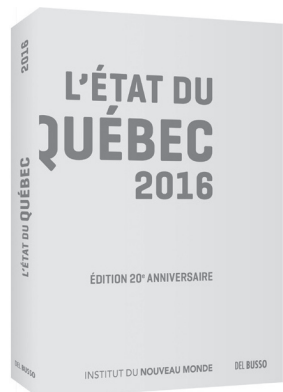
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/10
2	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec-Amérique	2/7
3	Foglia l'Insolent	Marc-François Bernier/Édito	3/12
4	Le vin snob	Jacques Orhon/Homme	4/3
5	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	5/5
6	L'état du Québec 2016	Collectif/Del Buisso	8/5
7	Manifeste des femmes. Pour passer de la colère...	Lise Payette/Québec-Amérique	6/3
8	Je serai un territoire fier et tu déposeras tes...	Steve Gagnon/Atelier 10	-/1
9	Je veux une maison faite de sortes de secours...	Claudia Larochelle/VLB	7/4
10	Jackpot. Plaisirs et misères du jeu	Denise Bombardier/Homme	10/2

## ▼ Essais étrangers

1	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal	1/4
2	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	2/9
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/9
4	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal	5/13
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	4/43
6	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016	Collectif/Découverte	8/9
7	De la curiosité	Alberto Manguel/Actes Sud	10/3
8	La fin de l'homme rouge	Svetlana Alexievitch/Actes Sud	-/1
9	Balade avec Épicure	Daniel Klein/Michel Lafon	6/3
10	La 6 <sup>e</sup> extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

DELBUSO  
ÉDITEUR

20 clés pour comprendre le Québec. Plus de 50 textes éclairants sur les enjeux d'aujourd'hui et de demain.

Sous la direction d'Annick Poitras  
L'ÉTAT DU QUÉBEC 2016  
édition 20<sup>e</sup> anniversaire  
Institut du Nouveau Monde



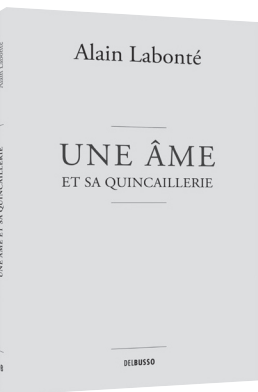
Un récit authentique d'une expérience hors du commun, ce livre de Josette Stanké bouleverse et ravit à la fois.

Josette Stanké  
UNE VIE EN MIEUX  
fragments  
autobiographiques



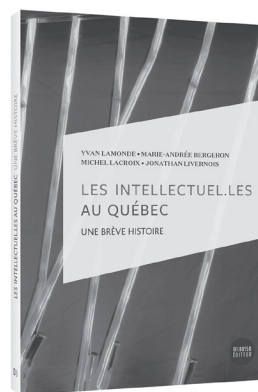
La langue est le domaine par excellence des idées reçues. Benoît Melançon s'y attaque. Quelle est la position de l'auteur? Ni alarmisme, mais ni jovialisme non plus!

Benoît Melançon  
LE NIVEAU BAISSÉ  
(et autres idées reçues sur la langue)



Voilà un livre absolument étonnant dans lequel Alain Labonté se révèle sans fausse pudeur.

Alain Labonté  
UNE ÂME ET  
SA QUINCAILLERIE



Redonner aux femmes la place qui leur revient dans l'émergence de cette figure de la modernité.

Yvan Lamonde  
Marie-Andrée Bergeron  
Michel Lacroix  
et Jonathan Livernois  
LES INTELLECTUELLES  
AU QUÉBEC  
Une brève histoire

EN LIBRAIRIE  
WWW.DELBUSSOEDITEUR.CA

## CULTURE › LIVRES

## LA VITRINE



## STYLISTIQUE

## COMMENT IL NE FAUT PAS ÉCRIRE

Antoine Albalat  
Édition abrégée, établie  
et annotée par Yannis Constantinidès  
Éditions Mille et une nuits  
Paris, 2015, 128 pages

L'art d'écrire s'enseigne-t-il? Peut-être, mais, comme «il est plus facile d'éviter un défaut que d'acquiescer une qualité», notait l'écrivain et critique Antoine Albalat en 1921, il convient d'abord d'enseigner ce qu'il ne faut pas faire. Partisan du style classique, c'est-à-dire simple et clair, Albalat rejette les «*excentricités verbales*» et l'abus d'images (les Goncourt, Zola et Chateaubriand exagèrent, écrit-il). Il faut avoir l'air d'écrire comme on parle, tout en sachant que simplicité et naturel ne s'obtiennent qu'au prix d'un effort soutenu. «*Le talent du fabricant consiste à ne pas laisser voir la fabrication*», résume le critique. La Fontaine, Pascal et Maupassant excellent dans cet art. Allergique au «*mauvais style psychologique*», qui explique au lieu de montrer, et au «*mauvais style philosophique*», abstrait et abscons — pour être compréhensible, le philosophe «*n'a qu'à remplacer ses mots techniques par ce qu'ils veulent dire*», suggérait judicieusement Julien Benda —, Albalat offre ici une amusante et formidable leçon de stylistique, qui, même vieille de presque 100 ans, n'a rien perdu de sa justesse.

Louis Cornellier



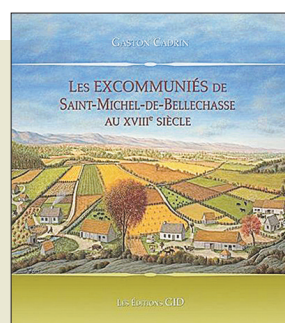
## ESSAI

## DÉCROISSANCE

VOCABULAIRE POUR UNE NOUVELLE ÈRE  
Sous la direction de Giacomo D'Alisa,  
Frederico Demaria, Giorgos Kallis  
Écosociété  
Montréal, 2015, 376 pages

Les écologistes et les économistes qui préconisent la limitation de la croissance matérielle comme unique solution au déperissement de la planète brandissent des concepts nouveaux. Ils les définissent dans un lexique auquel ont collaboré 60 spécialistes à travers le monde. Lancée en 1972 par le penseur français André Gorz, l'idée de décroissance s'inspire des travaux de Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994), pionnier américain de l'économie écologique. Ses défenseurs trouveraient trop timides les réformes discutées à la conférence de Paris sur le changement climatique. «Néo-utopistes» déclarés, ils préfèrent traiter du jardinage urbain, des coopératives de biocarburants et d'une civilisation sans pétrole. Ils s'écrient: «*Vive la décroissance conviviale! Pour la sobriété individuelle et la dépense sociale!*» Contre le productivisme aussi bien des néolibéraux que des postmarxistes, ils propagent une exigeante sagesse.

Michel Lapierre



## ESSAI

## LES EXCOMMUNIÉS DE SAINT-MICHEL-DE-BELLECHASSE AU XVIIIÈME SIÈCLE

Gaston Cadrin  
Éditions GID  
Québec, 2015, 405 pages

«*La sépulture ignoble des infâmes.*» C'est ainsi que le poète Louis Fréchette a décrit le sort réservé aux cinq hommes et femmes inhumés sur une terre agricole de Saint-Michel-de-Bellechasse dans les années 1780. Leur crime? Avoir contesté le clergé prônant la soumission aux autorités britanniques pendant la Révolution américaine. Gaston Cadrin évoque leur parcours dans un essai mêlant l'enquête généalogique à la grande Histoire. Il rappelle qu'en dépit des sermons des curés, les habitants de la province de Québec ont majoritairement refusé de défendre le régime en place. «*Inconsciemment, l'enfer est préféré à la soumission et à l'immoralité d'aller combattre aux côtés des Anglais.*» Le clergé reprendra le contrôle de ses ouailles au terme du conflit à l'exception de quelques brebis égarées. Les cinq habitants de Saint-Michel sont au nombre des excommuniés. Leurs cadavres reposent aujourd'hui dans la fosse des enfants non baptisés du cimetière paroissial. Pour Cadrin, le temps est venu de réhabiliter ces résistants oubliés, à une époque comme la nôtre «*où les demandes d'apostasie sont plus fréquentes que les excommunications.*»

Dave Noël

## Il faut qu'on parle de nos médecins

LOUIS CORNELLIER



Dans son numéro courant, l'excellente revue *Argument* pose une question brûlante: «*Le Québec est-il malade de ses médecins?*» La profession médicale, tous le reconnaissent, est noble et exigeante. Justifie-t-elle pour autant les privilèges exorbitants accordés aujourd'hui à ceux et celles qui la pratiquent? Quand on fait la queue devant la porte d'une clinique, à sept heures du matin, par une température glaciale, dans le but d'obtenir un rendez-vous, on se le demande.

La grogne, dans ce dossier, commence à enfler. «*C'est une caste discrète qui a réussi à mettre les ressources de l'État à sa disposition sous prétexte de sollicitude*», accuse le philosophe Christian Saint-Germain dans *L'avenir du bluff québécois* (Liber, 2015). Même le docteur Serge Daneault, dans son essai *Un médecin se confie* (La Presse, 2014), avoue éprouver «*une petite gêne*» devant les exigences salariales de ses confrères.

## Club du 1%

Il faut reconnaître que nos médecins ne se privent pas. Dans *L'actualité* du 15 décembre 2015, on peut lire que «*le salaire moyen des médecins au Québec est passé de 240 261 \$ en 2009-2010 à 305 580 \$ en 2013-2014*». Cela, évidemment, leur permet de faire partie du club du 1% le plus riche.

En juillet 2014, *Le Devoir* nous apprenait que le salaire moyen des médecins de famille était de 264 673 \$ pendant que celui des spécialistes s'élevait à 384 129 \$. Pour nous dorner la pilule, certains médecins invoquent leurs frais de bureau. La blogueuse Jeanne Énard a fait le calcul. Ces frais, bien réels, font passer les salaires à 219 200 \$ pour les premiers et à 356 038 \$ pour les seconds. «*Et cela ne tient pas compte, précise-t-elle, des baisses d'impôts dont ils peuvent bénéficier en exerçant en société.*» Conclusion: nos médecins sont très grassement payés.

Énard ajoute même que, en 2010, «*les médecins spécialistes, contrairement à ce qu'on nous dit toujours, gagnaient plus au Québec que dans le reste du Canada et que le revenu de nos omnipraticiens n'y était inférieur que de 6 %*».

Et alors, dira-t-on peut-être, en quoi est-ce un problème? Dans sa contribution au dossier de la revue *Argument*, le médecin Marc Zaffran, aussi romancier sous le pseudonyme de Martin Winckler, fournit quelques pistes de réflexion. Parce qu'elles sont prestigieuses et coûteuses, les études en médecine excluent les jeunes des classes



GETTY IMAGES

La profession médicale, tous le reconnaissent, est noble et exigeante. Justifie-t-elle pour autant les privilèges exorbitants accordés aujourd'hui à ceux et celles qui la pratiquent?

défavorisées et cultivent un esprit très compétitif. «*Devenir médecin, écrit-il, est une foire d'empoigne, et il n'est pas possible d'en faire abstraction quand on apprend à soigner.*» Zaffran souligne notamment que «*la formation clinique, sectorisée et spécialisée, tend à diminuer l'empathie des étudiants en médecine plutôt qu'à l'accroître.*»

Plus encore, continue Zaffran, «*s'enrichir en pratiquant la médecine est [...] problématique*». La richesse, évidemment, vient avec le prestige et ce dernier s'obtient en soignant ceux qui en ont, c'est-à-dire les riches, qui ont pourtant moins besoin de soins que les pauvres.

En guise de remède, Zaffran adhère à une proposition d'André-Pierre Contandriopoulos, professeur en administration de la santé à l'Université de Montréal, selon laquelle les médecins devraient être des salariés de la collectivité, payés, ni plus ni moins, comme les professeurs d'université. Ainsi, nous pourrions même avoir plus de médecins, qui seraient libérés de la logique entrepreneuriale, incompatible avec la vocation humaniste de leur profession.

## Triomphe de la médecine

Le professeur de philosophie Raphaël Arteau McNeil est d'un avis semblable. Le prestige et l'argent rattachés

au statut de médecin en ont fait «*la profession la plus valorisée*». Cela entraîne que les étudiants les plus forts, sur le plan scolaire, choisissent souvent cette voie, même si la vocation n'y est pas. Pour eux, comme pour la société, devenir médecin est synonyme de réussite.

Cette situation produit deux effets pervers: les étudiants poursuivent leur formation avec une attitude entrepreneuriale (il s'agit moins d'avoir de l'intérêt pour les études que de réussir à tout prix) et cultivent «*une compréhension techniciste de la science médicale*» (il s'agit moins de réfléchir que d'être strictement efficace). Se perd, dans cette dérive, l'approche humaniste de la médecine, faite d'écoute, d'empathie et d'accompagnement.

Le problème n'est pas individuel, mais systémique. Dans sa décapante pièce de théâtre *Knock ou le triomphe de la médecine* (1923), Jules Romains fait dire à son personnage principal que son rôle est d'amener tous les individus «*à l'existence médicale*» en leur faisant croire que «*les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent*».

Dans la réalité, cette straté-

gie de prise du pouvoir par l'institution médicale a fonctionné à merveille. Alors que nos ancêtres voulaient sauver leur âme, nous misons tout sur nos corps. Nous avons ainsi, selon le docteur Alain Vadeboncoeur dans *Argument*, troqué une dépendance envers la religion contre une dépendance envers la médecine. Les fournisseurs de «*sens médical*» (Romains) en profitent en multipliant une offre de soins inutiles et ruineux (examen annuel, tests de dépistage, etc.), que nous quémandons en toxicos hypocondriaques.

Pourtant, conclut Vadeboncoeur, la santé repose d'abord sur de bonnes conditions de vie et sur la justice sociale. Il a raison. D'ailleurs, si les médecins avaient des salaires plus raisonnables, ça laisserait plus d'argent pour le reste, comme le soulignent courageusement les membres du CA de Médecins québécois pour le régime public, dans leur blogue du 11 décembre dernier.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

REVUE ARGUMENT  
Vol. 18, n° 1, automne-hiver  
2015-2016  
Liber  
Montréal, 2015, 200 pages

SOUS LA DIRECTION DE DENIS MONIÈRE, JEAN-FRANÇOIS SIMARD ET ROBERT CÔMEAU

QUATRE SAISONS DANS LA VIE DE MARCEL MASSE

REGARD SUR L'ÉVOLUTION DU QUÉBEC CONTEMPORAIN

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

QUAND LA TOXICOMANIE PREND TOUTE LA PLACE

faites les premiers pas  
(514) 939-0202  
[www.portage.ca](http://www.portage.ca)

PORTAGE  
Pour vaincre la toxicomanie

LIBRAIRIE GALERIE

ACHAT À DOMICILE 514-914-2142

Bonheur d'occasion Librairie

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Fonds universitaires:  
• Littérature, Philosophie, Sciences humaines  
• Pléiade

Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artiste  
Livres anciens avant 1800  
Automatistes, Éditions Erta, Refus Global...

Bel espace chaleureux pour artistes en arts visuels

• Consultez notre site web pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais pour lancement de livre ou autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
[www.bonheurdoccasion.com](http://www.bonheurdoccasion.com)

C'est Noël à la Librairie Monet!

TOUT CE QU'ON NE TE DIRA PAS, MONGO

Venez rencontrer Dany Laferrière et Rodney Saint-Éloi

LE DIMANCHE 20 DÉCEMBRE À 14 H

Librairie Monet  
Des livres et des libraires

Galerias Normandie • 2752, rue de Salaberry  
Montréal (QC) H3M 1L3 • Tél.: 514-337-4083  
Sortie 4 • Autoroute 15 • Vaste stationnement  
[librairiemonet.com](http://librairiemonet.com) • [monet.leslibraires.ca](http://monet.leslibraires.ca)